



Fil d'aurore

Dehors, le crépuscule menace de ses ténèbres la flamboyante aquarelle que forme le soleil somnolant dans le ciel d'automne. Face à ce magnifique spectacle, je ne peux m'empêcher de me demander si je ne suis pas, moi aussi, prête à me faire dévorer par l'obscurité. Cela fait quatre mois que le vacarme assourdissant de mes pensées s'est tu, laissant place au silence, cruel. Une tempête qui hurle sans bruit la mélancolie d'une unique sentence : "Est-ce que les étoiles peuvent mourir ?"

La dernière question du soleil qui illuminait mon obscurité.

Ses derniers mots.

- C'est une folie, murmurai-je à Marie, inquiète.
- Te sens-tu prête ?
- Oui...

J'ai soufflé doucement.

- Alors c'est une belle folie !

À ces mots je lui ai souri d'une manière détachée, comme je le fais toujours, avant d'empoigner mon étui pour rejoindre les coulisses. La pièce me paraît très vide, très vaste. La lumière singulièrement intacte. Et dans le miroir, un visage, inconnu, pâle. J'ai posé mon étui près de moi avec la plus grande délicatesse qui soit, avant d'y jeter un coup d'œil pour finalement détourner le regard avec la vivacité d'un songe. Depuis cette fameuse nuit d'été, lorsque mon soleil s'est éteint, j'ai cessé de caresser mon violon de son archet, abandonnant mes partitions dans un coin vide du monde. Je ne le guette plus que dans l'ombre, bien à l'abri derrière le rideau sombre de mon épaisse chevelure, de crainte qu'il ne me voie le premier et m'accable de remords. Cette idée me terrifie. Plus j'y pense, plus j'aperçois le bord de l'Univers où dérivent inexorablement les lambeaux usés de ma force vitale.

- Madame. Ce sera bientôt votre tour, m'a lancé un assistant après une attente interminable.



Je me suis figée. Puis doucement, j'ai saisi l'étui et, semblable à un fantôme, j'ai rejoint le couloir qui m'amènerait sur la scène. Mes pensées ont divagué vers mon Soleil. Lui qui disait que je serais la future Paganini serait bien déçu de voir ce que je suis devenue. Je ne suis plus qu'un ruban éméché qui se laisse emporter par les bourrasques d'une tempête inconnue.

Mon souffle est court, mais comme toujours, je force mes jambes à avancer. Vivre, c'est avancer. Lentement, je m'enfonce dans le tunnel sombre pour finalement déboucher dans une immense salle. Face à moi se dresse une estrade. En m'y hasardant, j'ai levé la tête vers le plafond, hypnotisée. Au-dessus de moi s'étend la voûte céleste dont la splendeur doit éclairer mes yeux d'un scintillement émerveillé. La nuit a eu le temps de reprendre ses droits sur le crépuscule et le soleil a été chassé par la lune. J'ai beau connaître ce ciel quasiment par cœur, je ne peux rester indifférente au ballet savamment orchestré des étoiles ou au jeu imprévisible des constellations. La luminosité des astres désignant ma place au centre de la scène improvisée dans le planétarium, j'ai placé le violon sous mon menton, le regard attentif du public détaillant chaque parcelle de mon apparence, et j'ai commencé à frotter ses cordes de l'archet.

“Est-ce que les étoiles peuvent mourir ?”

Les larmes de l'instrument se sont répandues dans la foule. J'ai senti le son obscur et profond s'emparer du public en étendant ses larges mains de velours en des vibrations mélancoliques. Cette nostalgie imperceptible a enveloppé de sa brume les spectateurs, les transportant d'un printemps fleuri à l'automne insipide de sa musique. Je l'ai écouté répandre ses pleurs et saupoudrer la foule de ses émotions, puis, comme toujours, simple instrument dans les mains du violon, je me suis lassée.

Alors j'ai fermé les yeux et je l'ai laissé m'utiliser à sa guise.

Ou peut-être les ai-je ouverts, parce que face à moi s'étend maintenant un fil presque transparent, qui court jusqu'au fond de la salle. Personne ne semble l'avoir aperçu. Il flotte dans l'air ambiant, plongeant la pièce dans une étrange mélodie qui m'hypnotise. Plus j'y résiste, frottant mon archet avec conviction jusqu'à blesser les âmes morcelées du public, plus le fil rayonne, comme l'aurore d'un jour d'été. Sans prêter attention au public emprisonné par les plaintes de mon violon, j'ai doucement descendu les marches pour aller à sa rencontre. Mon



pied s'est posé sur la dernière marche et lorsque j'ai relevé la tête, mon regard d'azur a fait face à un magnifique spectacle. Si surprenant, que j'ai cru avoir cessé de jouer.

Face à moi le public a disparu, laissant place à une colline que le soleil arrose délicatement de son ombre souple. Mille fragrances m'ont alors exposé aux narines et je me suis soudainement sentie transportée dans un autre monde par les milliers de couleurs qui voltigeaient autour de moi. J'ai laissé la mélodie me jeter dans la douceur des brises de printemps qui s'amuse à chatouiller de leurs doigts joueurs les herbes aux reflets irisés. Dans ce décor à la pâleur agréable, l'aube rafraîchit le monde et colorie les pierres. Cette douceur que je pensais perdue à jamais quelques instants plus tôt, m'apparaît à présent comme attirante, révélatrice d'un monde lumineux dont j'avais oublié les couleurs. Je me sens comme les pétales naissantes de ce monde printanier : je reprends vie avec ardeur, dans une gaieté qui m'était jusque-là interdite. Au loin, il me semble entendre les échos doucereux des notes endiablées de mon violon. Un son qui, doucement, cesse de pleurer pour se mettre à rire.

À ce moment précis, alors que mon violon me hurle sa joie et que les notes lointaines de mon archet glissant sur les cordes tendues me transpercent de leur sulfureuse beauté, je comprends enfin que je serais incapable de vivre dans le silence où ne résonne plus que la routine aigre de la monotonie.

Je continuais à suivre le fil dont la course se poursuivait à l'infini lorsque j'aperçus, au sommet de la colline, une plaque de cuivre sur laquelle mon fil d'aurore s'en allait former un assemblage de lettres pratiquement effacées : *Parc du soleil*.

En lisant ces mots, mon cœur s'est soudainement serré, enroulé dans l'étau du bonheur et j'ai été projetée vers l'éternité du sol. Rendue ivre par mes émotions, j'ai dégringolé l'autre versant de la colline, embrasée par un tout indéfectible et chaotique ; l'espoir, celui de toute une vie. Soudainement, ma chute folle a cessé. Face à moi, une silhouette. Non. Pas une silhouette. *Mon soleil*.

Troublée, j'ai ralenti la course désaxée de mon archet avant de redémarrer dans un élan d'euphorie, liberté absolue de mon âme écorchée, qui doucement se recoud en suivant le fil d'aurore d'un monde féérique. À ce moment précis et sans que je ne sache pourquoi, des phrases, des millions de phrases, pareilles aux notes qui volètent alentour, se sont mises à déferler dans mon esprit, jusqu'à noyer l'insupportable silence. Aveuglée, je n'ai pu que



l'apercevoir m'adresser un signe avant de s'étendre dans l'herbe et disparaître, le sourire aux lèvres.

Pour la seconde fois, il s'est éteint dans l'éternité d'un autre monde.

En cet instant cependant, nuls sanglots irrépessibles ne m'assaillent comme la fois précédente. Pas une phrase encrée dans mon esprit vide de tumulte, mais une image : celle du sourire flottant sur les lèvres de l'être aimé, enfin libéré d'une souffrance qui trop longtemps a duré.

J'ai fermé les yeux,

Ou peut-être les ai-je ouverts. Les contours flous de la réalité ont peu à peu pris la consistance d'une œuvre d'art et mon regard s'est tourné vers la Voie Lactée pour y capter un éclat de vie, une étincelle qui raye le ciel étoilé d'un rêve lumineux. C'était donc ça.

Mes doigts ont doucement relâché l'archet et un à un mes muscles se sont détendus, jusqu'à ce que je me courbe dans un remerciement solennel, au public, mais également à mon violon, pour ce merveilleux voyage. Des acclamations ont suivi ma prestation. En réponse, une unique larme a roulé avec l'aisance d'un sourire sur mes joues rosies par l'effort.

- Marie avait raison, murmurais-je, ce fut une belle folie.

Jade ROUX